

A steam locomotive is shown from a front-three-quarter perspective, moving along a set of tracks that curve into the distance. The locomotive is emitting a large plume of white and grey smoke that fills the upper half of the frame. The sky is a deep, vibrant red, suggesting a sunset or sunrise. The landscape is dark and hilly, with some utility poles visible on the left side of the tracks. The overall mood is dramatic and atmospheric.

TOKYO REVISITÉE

**DAVID
PEACE**

RIVAGES/NOIR

1949. Sadanori Shimoyama, le président des chemins de fer japonais, a disparu. Son corps démembré est découvert sur une voie ferrée. Meurtre ou accident ? Shimoyama devait licencier plusieurs milliers de travailleurs du rail et était donc devenu une cible. Harry Sweeney, flic désabusé du Montana, se retrouve chargé d'enquêter, mais il se perd en conjectures. L'affaire rebondit en 1964 lorsqu'un auteur qui devait écrire sur la mort de Shimoyama disparaît lui aussi. Cette fois, c'est un détective privé, Murota Hideki, qui tente de remonter la piste. Mais c'est à la fin des années 1980 qu'un mystérieux personnage, le traducteur Donald Reichenbach, va peut-être apporter une conclusion à l'affaire.

David Peace est né à Dewsbury dans l'ouest du Yorkshire. Après ses études, il part pour Istanbul afin d'y enseigner l'anglais, mais c'est au Japon qu'il pose ses valises. Remarqué dès son premier roman, *1974*, qui ouvre la Tétralogie du Yorkshire, il figure sur la liste des jeunes écrivains prometteurs de la célèbre revue *Granta*. Il connaît un succès populaire avec ses romans sur le football, *44 jours* (adapté au cinéma par Tom Hooper) et *Rouge ou mort*. Il est également l'auteur d'une trilogie noire sur le Japon de l'après-guerre, dont *Tokyo revisitée* est le dernier volet. L'œuvre de David Peace est traduite dans de nombreux pays. Il est considéré comme une figure majeure de la littérature britannique contemporaine.

« *Peace est à son meilleur dans ce roman qui nous terrasse par sa puissance.* »
The Observer

Du même auteur
Chez le même éditeur

Le Quatuor du Yorkshire

1974

1977

1980

1983

GB 84

44 jours

Rouge ou mort

La Trilogie japonaise

Tokyo année zéro

Tokyo ville occupée

DAVID PEACE

TOKYO REVISITÉE

Traduit de l'anglais par Jean-Paul Gratias

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Valentin Baillehache
et Jeanne Guyon

Ouvrage publié sous la direction
de François Guérif

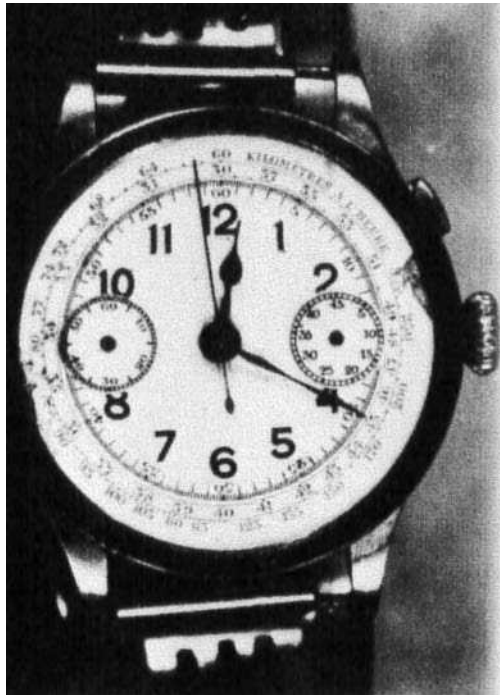
Titre original : *Tokyo Redux*

Couverture : © Plainpicture/Wisckow.

© David Peace, 2021
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5638-6

TOKYO REVISITÉE



*À William Miller,
comme toujours,
et avec mes remerciements, en particulier,
à Shunichirō Nagashima et Junzo Sawa*

Plus tard, par une nuit de l'été 1949,
Le Bouddha m'est à nouveau apparu
Dans ma cellule, à côté de mon oreiller
Il m'a dit :
L'affaire Shimoyama est une affaire criminelle
L'affaire Teigin en est la source
Elle est la source de tous les crimes
Quiconque résoudra l'affaire Shimoyama
Résoudra l'affaire Teigin
Et trouvera la clé de tous les crimes

« Sadamishi Hirasawa », poème,
extrait de *Natsuame Monogatari*,
de Kuroda Roman,
traduit par Donald Reichenbach

Dans les Jardins de l'Occident

Au crépuscule, à la frontière, ils doivent se baisser pour passer la porte d'entrée du garage. Le cadavre gît sur le sol en ciment, sous un drap blanc taché de sang. Ils enfilent leurs gants. Ils repoussent le drap jusqu'au milieu du corps. La tête et les cheveux sont couverts de sang. Il y a un trou noir sur le côté gauche du torse. Un pistolet se trouve près de la main droite, grande ouverte.

Vous le connaissiez personnellement ? demande l'inspecteur du Département de la police d'Édimbourg, Hidalgo Co., Texas.

La main gauche du cadavre repose sur la jambe gauche de son pantalon. Ils retournent la main. Ils touchent les cicatrices sur le poignet. Ils secouent la tête.

Eh bien, heureusement que vous êtes venus rapidement, dit l'inspecteur. En mars, la température peut atteindre les trente degrés. L'odeur, c'est autre chose, croyez-moi.

Quittant le cadavre des yeux, ils scrutent le garage : beaucoup de pistolets et de fusils dans des armoires et sur les murs, et des caisses entières de munitions sur des étagères et sur le sol.

D'habitude, on ne les laisse pas traîner longtemps sur les lieux, commente l'inspecteur. Autant que possible.

Ils regardent de nouveau le cadavre. Ils rabattent le drap sur son visage. Puis ils se relèvent et se dirigent vers un grand plan de travail qui court tout le long du mur.

On a tout laissé comme on l'a trouvé, dit l'inspecteur. Exactement comme vos supérieurs nous l'ont demandé.

Au-dessus de l'établi, il y a une photographie encadrée représentant un masque japonais : *le Masque du Mal*.

Pas de message, précise l'inspecteur. Juste cette carte postale.

Ils examinent l'établi. Il est recouvert d'une simple feuille d'un vieux journal, la page 16 du *New York Times* datée du mercredi 6 juillet 1949. On y voit la photo de troupes américaines défilant le 4 juillet dans une grande rue de Tokyo. Sous la photo, le titre suivant : LE PATRON DES CHEMINS DE FER DE TOKYO RETROUVÉ DÉCAPITÉ. Sur la page de journal, une carte postale est calée contre un réveille-matin. Ils prennent la carte postale qui représente le fleuve Sumida à Tokyo.

Je suppose que notre ami Stetson était vraiment fasciné par le Japon, pas vrai ? Je me demande bien pourquoi, je vous jure.

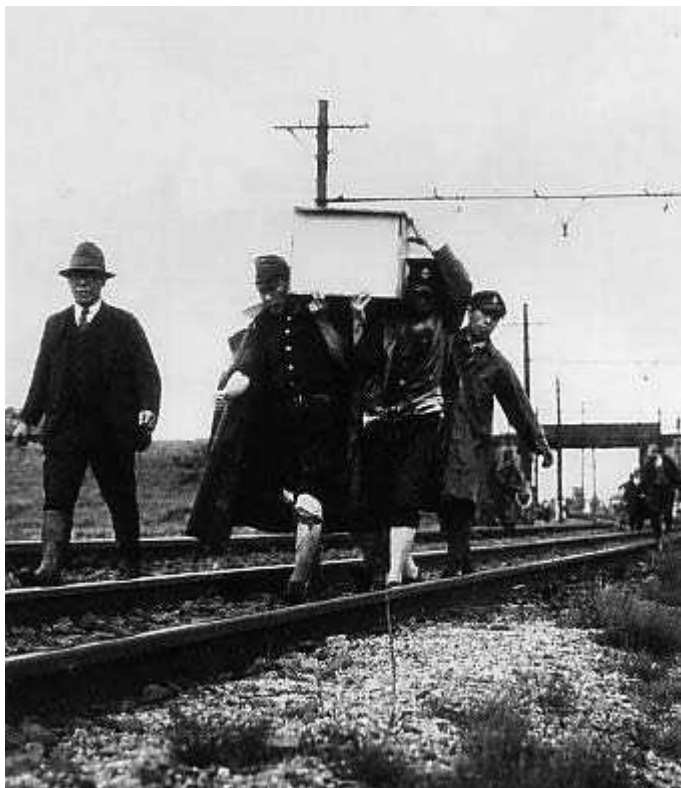
Ils regardent le réveil posé sur l'établi. Les aiguilles sont arrêtées à douze heures vingt.

Il y a quarante ans, on les a battus à plate couture. Aujourd'hui, c'est la seconde puissance économique mondiale. À se demander pourquoi on s'est donné tant de mal. Ils doivent se retourner dans leurs tombes, tous ces braves gars qui sont morts pour rien. Aujourd'hui, la moitié du pays roule en voitures japonaises et regarde la télé sur des postes japonais. Ça n'a pas de sens, à mon avis. À n'y rien comprendre, je vous jure.

Retournant la carte postale, ils déchiffrent les quelques mots gribouillés au dos : *On baisse le rideau.*

I

LA MONTAGNE D'OSSEMENTS



I

Le Premier Jour

5 juillet 1949

L'Occupant a la gueule de bois, mais il est quand même venu travailler : avec une barbe mal rasée et des auréoles de transpiration sous les bras, grimpant et descendant les étages et arpentant les couloirs, tirant la chasse des toilettes et ouvrant les robinets, ouvrant et fermant les portes des bureaux, des armoires et des classeurs, fenêtres grandes ouvertes et ventilos à fond, stylos grattant le papier et machines à écrire cliquetantes, dans le vacarme des téléphones et le hurlement des conversations. Un appel pour toi, Harry.

Au quatrième étage de l'immeuble NYK, dans les immenses locaux du Département de la sécurité publique, Harry Sweeney passe la porte du bureau 432, se dirige vers son poste de travail, remercie Bill Betz d'un signe de tête, lui prend le combiné des mains, le porte à son oreille et dit « Bonjour ».

Inspecteur Sweeney ?

Lui-même, à l'appareil.

Trop tard, murmure une voix d'homme, un Japonais, puis plus un mot, silence complet sur la ligne, et la communication s'interrompt.

Harry Sweeney repose le combiné sur son socle, prend un stylo sur son bureau et puis regardant sa montre, note la date et l'heure de l'appel sur un bloc de papier jaune : 9 h 45 – 05/07. Décrochant le combiné, il appelle la standardiste :

Ma communication a été coupée. Pouvez-vous la rétablir ?

Patiencez une minute, je vous prie.

Merci.

Allô, voilà, j'ai trouvé le numéro, inspecteur. Voulez-vous que je le rappelle pour vous ?

S'il vous plaît.

Ça sonne, je vous le passe, inspecteur.

Merci, dit Harry Sweeney, qui entend la sonnerie au bout du fil, puis :
Café Hong Kong, répond une voix de femme en japonais. Allô, allô ?

Harry raccroche. Reprenant son stylo, il inscrit le nom du café à côté de l'heure et de la date de l'appel. Puis il va jusqu'au bureau de Betz et lui demande : Hé, Bill. Cet appel que tu viens de me passer. Qu'est-ce que le type t'a dit ?

Il a juste demandé à te parler. Pourquoi ?

Personnellement ?

Oui, pourquoi ?

Rien. Il m'a raccroché au nez, c'est tout.

Il a peut-être eu la trouille. Désolé.

Ça ne fait rien. Merci d'avoir pris l'appel.

Tu as pu avoir son numéro ?

Il appelait d'un café, le Hong Kong. Tu connais ?

Non, mais Toda pourra peut-être t'aider. Demande-lui.

Il n'est pas encore arrivé. J'ignore où il est.

Tu plaisantes, ricane Bill Betz. Ne me dis pas que ce petit salopard est sorti et s'est pris une bonne cuite.

Harry Sweeney sourit : Comme tout bon patriote qui se respecte. Ça n'a pas d'importance, laisse tomber. Reste à ton poste, petit veinard. Il faut que je parte.

T'as de la chance. Où vas-tu ?

J'ai rendez-vous avec les camarades de retour de l'Enfer rouge. Ordre du colonel. Tu veux t'incruster ? Écouter les chants communistes ?

Tout bien réfléchi, je vais rester au frais ici. Je te laisse tes petits copains cocos. Ils sont tout à toi.

Harry Sweeney commande une voiture de service, fume une cigarette et boit un verre d'eau, puis prenant son veston et son chapeau, emprunte l'escalier pour descendre dans le hall de l'immeuble. Il achète un journal et parcourt les grands titres :

LE COMMANDEMENT SUPRÊME DES FORCES ALLIÉES
(SCAP) DÉCLARE HORS LA LOI LE PARTI COMMUNISTE
INTERNATIONAL : LE JAPON DOIT SERVIR DE REMPART
/ INSURRECTION D'ORIGINE COMMUNISTE AU NORD DU
JAPON / LE LEADER DU PARTI COMMUNISTE ARRÊTÉ /
LE SYNDICAT NATIONAL DES CHEMINOTS SE PRÉPARE

À CONTESTER LES LICENCIEMENTS ANNONCÉS PAR LA DIRECTION DES CHEMINS DE FER JAPONAIS / LES ACTES DE SABOTAGE CONTINUENT / RETOUR DES RAPATRIÉS PRÉVU AUJOURD'HUI À TOKYO.

Levant les yeux, il aperçoit sa voiture qui l'attend au coin de la rue. Il replie son journal, sort de l'immeuble et se jette dans la fournaise ambiante. Montant à l'arrière de la voiture, il ne reconnaît pas le chauffeur : Où est Ichirō aujourd'hui ?

Je l'ignore, inspecteur. Je suis nouveau.

Comment t'appelles-tu, mon gars ?

Shintarō, inspecteur.

OK, Shin, on va à la gare d'Ueno.

Bien, inspecteur, dit le chauffeur. Prenant son crayon coincé derrière l'oreille, il inscrit la course sur son carnet.

Shin ?

Oui, inspecteur.

Ouvre les vitres et mets la radio, s'il te plaît. On va voyager en musique.

Oui, inspecteur. Très bien, inspecteur.

Merci, mon gars, dit Harry en baissant la vitre arrière. Après s'être épongé le visage et la nuque avec son mouchoir, il s'installe confortablement sur la banquette et ferme les yeux, bercé par une symphonie qu'il connaît mais dont il ne retrouve pas le titre.

Trop tard, grogne Harry Sweeney, reprenant conscience, ouvrant grand les yeux. Il se redresse, le cœur battant, le menton couvert de salive, la poitrine couverte de sueur. Bon sang !

Désolé, inspecteur, dit le chauffeur. On est arrivés.

Harry Sweeney s'essuie la bouche et le menton, et tire sur sa chemise pour la décoller de sa poitrine. Il regarde à l'extérieur : le chauffeur s'est garé sous le pont de la voie ferrée situé entre le marché et la gare. La voiture est cernée par une foule de gens allant et venant dans tous les sens et l'air inquiet, le chauffeur observe son passager dans le rétroviseur.

Harry Sweeney sourit, lui fait un clin d'œil, ouvre la portière et sort de la voiture. Se penchant vers le chauffeur, il lui dit : Attends-moi là, mon gars. Aussi longtemps qu'il le faudra.

Bien, inspecteur.

Harry Sweeney s'éponge à nouveau le visage et le cou, met son chapeau et sort son paquet de cigarettes. Il s'en allume une et en passe deux par la fenêtre au chauffeur.

Merci, inspecteur. Merci beaucoup.

De rien, mon gars, répond Harry, puis fendant la foule, il se dirige vers la gare. Les gens s'écartent sur son passage, voyant qui il est : un grand Blanc, américain.

L'Occupant.

Il remonte l'immense hall de la gare d'Ueno, encombré d'une foule de gens et de monceaux de bagages, dans une brume de fumées et de chaleur et une forte odeur de sueur et de saumure, jusqu'au guichet de contrôle des billets. Montrant son insigne du Département de la sécurité publique au contrôleur, il se dirige vers les quais. Quand il aperçoit les drapeaux rouges rutilants et les banderoles peintes à la main du Parti communiste japonais, il sait qu'il est sur le bon quai.

Harry Sweeney se tient sur le quai, au fond, dans l'ombre, s'épongeant le visage et le cou, s'éventant avec son chapeau, tirant sur sa cigarette et chassant les moustiques, surplombant du regard la foule des femmes japonaises qui attendent : mères, sœurs, épouses et filles. Il regarde le long train noir qui entre en gare. Il sent alors le mouvement de la foule qui commence à se hisser sur la pointe des pieds avant de se précipiter en direction des wagons. Il voit aussi le visage des hommes aux fenêtres et aux portes du train : ce sont les visages d'hommes qui ont été prisonniers de guerre pendant quatre ans dans les geôles de la Sibérie soviétique ; quatre années à devoir passer aux aveux et faire acte de contrition, quatre années de rééducation et d'endoctrinement ; quatre années de travaux forcés, de brutalité sans pitié. Ceux-là, ce sont les veinards, ceux qui ont eu de la chance ; eux n'ont pas été massacrés en Mandchourie en août 1945, ils n'ont pas été forcés de se battre et de mourir au combat d'un côté ou de l'autre des armées chinoises ; ils ne sont pas morts de faim durant le premier hiver après la fin de la guerre, ce ne sont pas eux qui ont péri pendant l'épidémie de variole d'avril 1946, ni du typhus en mai, pas plus que du choléra en juin. Eux font partie des 1,7 million d'heureux veinards faits prisonniers par l'armée rouge, du bon million que l'Union soviétique vient de décider de libérer et rapatrier.

Harry Sweeney regarde ces heureux chanceux descendre du grand train noir et tomber dans les bras de leurs mères et leurs sœurs, de leurs femmes et leurs filles, toutes en pleurs. Il voit que ces hommes ne

pleurent pas, eux ; gênés, ils se tournent vers leurs compagnons d'armes. Il les voit détourner les yeux de leur famille pour ne regarder que leurs camarades. Et leurs lèvres s'ouvrent pour entonner un chant. Sous ses yeux, mères et sœurs, filles et femmes s'écartent de leurs fils et de leurs frères, de leurs maris et de leurs pères, reculant, les mains pendantes, en silence, avec des larmes qui continuent de couler sur leurs joues, tandis que le chant de ces hommes résonne de plus en plus fort.

Harry Sweeney reconnaît ce chant, cet air et ces paroles : *L'Internationale*.

Qu'est-ce que tu as bien pu foutre, Harry, où étais-tu fourré pendant tout ce temps ? murmure Bill Betz, à la minute où Harry Sweeney entre dans le bureau 432.

Le prenant par le bras, Betz l'entraîne dans le couloir. Shimoyama a disparu et c'est l'enfer !

Shimoyama, le type des chemins de fer ?

Ouais, le type des chemins de fer, le foutu président de la compagnie, murmure Betz avant de s'arrêter devant la porte du bureau 402. Le patron est là avec le colonel. Ils veulent te voir. Ça fait une heure qu'ils t'attendent.

Betz frappe deux coups à la porte du bureau du colonel. Il entend une voix lui crier « Entrez ». Il ouvre la porte et pénètre dans le bureau, Harry Sweeney sur ses talons.

Le colonel Pullman est assis à son bureau. En face de lui, le chef Evans et le lieutenant-colonel Batty. Toda est aussi présent, derrière le chef Evans, un bloc de papier jaune à la main. Jetant un regard autour de lui, il salue Harry Sweeney au passage.

Désolé d'être en retard, colonel, dit Sweeney. J'étais coincé à la gare d'Ueno. Pour l'arrivée du dernier train de rapatriés.

Bon, maintenant vous êtes là, dit le colonel. Un de retrouvé au moins ! Betz vous a mis au courant ?

Il m'a simplement dit que le président Shimoyama avait disparu.

Nous sommes venus sans tarder, colonel, à la minute où Sweeney est rentré, déclare Betz.

Bon, il y a pas mal d'autres choses à dire, poursuit le colonel. Monsieur Toda, pourriez-vous avoir l'amabilité de récapituler, au

bénéfice de votre collègue inspecteur, le peu d'informations dont nous disposons ?

Oui, colonel, répond Toda qui se met à lire ses notes. À treize heures précises, j'ai reçu un appel d'une source fiable du quartier général de la police métropolitaine m'informant que Sadanori Shimoyama, le président de la Société nationale des chemins de fer du Japon, avait disparu tôt le matin même. J'ai eu ensuite confirmation que M. Shimoyama avait quitté son domicile de Denen Chōfu aux alentours de huit heures trente pour se rendre à son bureau de Tokyo, mais que personne ne l'avait vu depuis. Il était en voiture, une berline Buick modèle 1941, immatriculée 41173. Le véhicule appartient à la compagnie ferroviaire et c'est le chauffeur attitré de M. Shimoyama qui était au volant. Ma source m'a ensuite confirmé que les autorités policières de la ville avaient été informées de cette disparition à treize heures environ et que la police avait effectué un contrôle des accidents déclarés et qu'aucun n'impliquait le véhicule en question. La notification officielle de la disparition nous a été faite il y a une heure, à treize heures trente, et nous avons été avisés que tous les services de police du Japon avaient été dûment informés et mettaient tout en œuvre pour localiser le président Shimoyama. À notre connaissance, l'information n'a pas été transmise à la presse ni à la radio, jusqu'à présent.

Merci, monsieur Toda, dit le colonel. Bien, messieurs. D'un point de vue général, nous sommes plutôt pessimistes dans cette affaire. Hier, comme vous le savez sans doute, Shimoyama a donné son aval à l'envoi de trente mille lettres de licenciement, une autre charrette d'environ soixante-dix mille personnes devant être expédiée la semaine prochaine. Et ce matin, il ne se pointe pas à son bureau. En se promenant dans n'importe quelle rue de la ville, sur tous les murs et les lampadaires, on peut voir des affiches proclamant « À mort, Shimoyama », n'est-ce pas, monsieur Toda ?

Oui, colonel. C'est exact, colonel. Ma source m'a également indiqué que le président Shimoyama était constamment harcelé par les employés opposés aux licenciements de masse et au programme de restriction et qu'il a reçu de nombreuses menaces de mort.

Y a-t-il eu des arrestations ?

Non, colonel, pas que je sache. Si j'ai bien compris, les menaces étaient anonymes.

Bien, conclut le colonel. Chef Evans –

Se levant, le chef Evans fait alors face à Bill Betz, Susumu Toda et Harry Sweeney, prenant soin de ne pas boucher la vue du colonel

Pullman : On laisse tomber sur-le-champ tous les dossiers en cours et on se consacre uniquement à cette affaire jusqu'à nouvel ordre. On part du principe que Shimoyama a été enlevé, soit par des employés des chemins de fer, soit par des syndicalistes ou par des communistes, ou par une conjuration des trois, et qu'il est retenu contre son gré dans un lieu inconnu. C'est dans cette optique qu'il faut mener cette enquête jusqu'à preuve du contraire. C'est clair ?

Oui, chef, acquiescent Toda, Betz et Harry Sweeney.

Toda, allez au central de la police métropolitaine et ouvrez les yeux et les oreilles. Je veux être informé de ce qu'ils savent dès qu'ils ont découvert quoi que ce soit, et qu'on me dise ce qu'ils ont l'intention de faire avant même qu'ils lèvent le petit doigt, c'est bien compris ?

Oui, chef. Bien, chef !

Monsieur Betz, vous irez à Norton Hall voir ce que le CIC¹ sait sur ces menaces de mort. Contentez-vous de remuer de l'air, comme d'habitude, mais au moins, on ne pourra pas nous reprocher de n'avoir rien fait.

Bien, chef.

Sweeney, rendez-vous au ministère des transports. Trouvez notre contact chez eux et voyez ce qu'il sait.

Bien, chef.

Le colonel, le lieutenant Batty et moi-même devons nous rendre à une réunion au Dai-ichi avec le général Willloughby, entre autres. Mais dès que vous aurez la moindre information concernant M. Shimoyama, appelez immédiatement le bureau du Dai-ichi et demandez à être mis de toute urgence directement en relation avec moi. C'est clair ?

Oui, chef, répondent Toda, Betz et Sweeney d'une seule voix.

Merci, chef Evans, dit le colonel. Sortant de derrière son bureau pour se mettre à côté du chef, face à William Betz, Susumu Toda et Harry Sweeney, il les dévisage un par un, les fixant droit dans les yeux : Le général Willloughby veut qu'on retrouve cet homme. Il faut le retrouver. Aujourd'hui et vivant !

Oui, colonel, aboient en chœur Toda, Betz et Sweeney.

Très bien, conclut le colonel. Rompez !

1. Counter Intelligence Corps : service de renseignement de l'armée américaine pendant l'occupation du Japon après la capitulation japonaise. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Harry Sweeney se fraie un chemin à travers la foule pour gagner le troisième étage de la banque de Chōsen Building. Le couloir grouille d'employés japonais, courant dans tous les sens, passant d'une porte à l'autre, pendus au téléphone et brassant des liasses de courriers. Il parvient à atteindre le bureau 308 où il montre son insigne du Département de la sécurité publique au secrétaire qui se trouve à l'entrée : Sweeney, Département de la sécurité publique, annonce-t-il. Le colonel Channon m'attend.

L'employé hoche la tête : Entrez directement, inspecteur.

Harry Sweeney frappe deux coups à la porte avant d'entrer dans la pièce, où il découvre un homme grassouillet assis derrière un bureau spartiate. Il se présente : Inspecteur Sweeney, mon colonel.

Le lieutenant-colonel Donald E. Channon sourit et le salue. Se levant, il lui désigne une chaise en face de lui. Souriant à nouveau, il déclare : Détendez-vous et asseyez-vous, inspecteur.

Merci, colonel.

Se rasseyant, toujours le sourire aux lèvres, : Je vous connais, inspecteur Sweeney. Vous êtes célèbre, on a parlé de vous dans les journaux : « l'Eliot Ness du Japon », c'est comme ça qu'on vous appelait, n'est-ce pas ?

C'est exact, monsieur. Oui, dans le temps.

Vous traînez pas mal en ville, Toujours avec une pin-up à votre bras. Mais on ne vous a pas trop vu ces derniers temps.

J'étais en déplacement, colonel.

Eh bien, c'est vraiment le bon jour pour se rencontrer finalement. C'est le grand chambardement en ce moment. Comme à la gare centrale.

J'en viens, colonel.

Ça n'arrête pas depuis que le vieux Shimoyama a décidé de ne pas se montrer à son bureau ce matin.

C'est la raison de ma visite, colonel.

Il a bien choisi son jour, celui-là ! Juste le lendemain du 4 juillet. Je ne sais pas ce que vous en pensez, inspecteur, mais j'espérais avoir un peu de calme aujourd'hui. Une journée bien calme.

Comme chacun de nous, colonel.

Le colonel Channon s'esclaffe. Se massant les tempes, il dit : Bon Dieu, si j'avais su, j'aurais moins forcé la dose hier soir. Encore heureux que je n'aie pas pris une vraie cuite.

Tout comme moi, colonel.

Le colonel Channon se remet à rire. Vous semblez avoir connu des jours meilleurs. D'où venez-vous, inspecteur ?

Du Montana, colonel.

Diable, ça a dû vous changer.

Je suis pas mal occupé, colonel.

Je m'en doute. Je viens de l'Illinois, inspecteur. Je travaillais à la compagnie ferroviaire de la région. Et maintenant, je suis en charge de tout le Japon. Je suis arrivé ici en août 1945. Mon premier bureau, c'était un wagon de marchandises. J'ai parcouru tout le pays. De haut en bas. Jusqu'à la moindre petite gare, pour ne rien vous cacher.

Sacré boulot, colonel.

Le colonel Channon regarde fixement Harry Sweeney et acquiesce : Vous pouvez le dire. Mais vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour un cours d'histoire, n'est-ce pas, inspecteur ?

Non, colonel, effectivement.

Le colonel Channon ne sourit plus, fixant Harry Sweeney. C'est le colonel Pullman qui vous envoie, n'est-ce pas ?

Le chef Evans.

C'est du pareil au même. Vous dépendez tous du général Willoughby en fin de compte. Mais ils doivent être sacrément embêtés pour vous avoir chargé de l'affaire, inspecteur. Ils sont inquiets, hein ?

La situation est préoccupante, effectivement, colonel.

Bon, votre visite me fait bien plaisir, inspecteur, mais vous auriez pu vous éviter le déplacement.

Harry Sweeney sort un carnet et un crayon de la poche de son veston. Comment ça ?

Le colonel Channon jette un coup d'œil au carnet et au crayon, puis son regard revient sur Harry Sweeney. Vous aimez jouer, inspecteur ? Ça vous dirait de faire un pari ?

Non, colonel, pas vraiment, si c'est possible.

Eh bien, dommage, c'est vraiment dommage. Parce que je parierais volontiers une centaine de dollars avec vous, de mes bons dollars américains, inspecteur, que ce brave vieux Shimoyama nous a fait le coup de Cendrillon et qu'il sera rentré chez lui ce soir avant minuit.

Vous en êtes bien sûr, colonel ?

Comme je vous le dis, inspecteur. Je connais le bonhomme. Je travaille tous les jours avec lui. Tous les jours que Dieu fait.

Il lui arrive souvent de s'absenter sans prévenir ?

Écoutez, voilà ce qui s'est passé : hier soir, mon secrétaire est venu me voir et m'a raconté qu'il avait entendu dire par un type de la direction que Shimoyama allait démissionner. Ça ne m'a pas surpris, inspecteur. Tout comme vous, je m'en doute. Vous lisez les journaux. Ce type est sous pression. C'est le président de la Société nationale des chemins de fer du Japon, nom de Dieu. Il est en train de licencier plus d'une centaine de milliers d'employés. Shimoyama ne voulait pas prendre ce poste. Au départ, moi non plus, je ne voulais pas de lui. En tout cas, j'ai pris une Jeep, je suis allé chez lui. Et j'ai réussi à le dissuader.

C'était à son domicile de Denen Chōfu¹, colonel ?

Ouais, quelque part dans le coin.

Et quelle heure était-il, colonel ?

Autour de minuit, je pense.

Et vous l'avez vu ?

Évidemment. Sa femme et son fils n'étaient pas encore couchés, et il m'a reçu dans un de leurs petits salons. C'est une grande baraque, vous savez. Un bel endroit. Donc, lui et moi, on s'est installés, juste tous les deux et on a discuté.

Il parle l'anglais ?

Mieux que vous et moi, inspecteur. Il était épuisé. Complètement effondré. Trop de pression à supporter. En fait, la pression ne vient ni des syndicats, ni des salariés. Un peu quand même, bien sûr, mais ça, il est capable de gérer. Mais pas le bordel qui règne à l'intérieur de la boîte elle-même.

De la boîte ?

De la Société des chemins de fer. Cette boîte est un vrai nid de vipères, je peux vous le dire. On aurait bien besoin d'un type comme vous ici, inspecteur. Pour faire le ménage. En fait, le vieux Shimoyama est un vrai Monsieur Propre. Malheureusement, il n'est pas comme vous et moi, ce n'est pas un dur. C'est pour ça qu'il ne voulait pas accepter le poste de président. Et que personne ne voulait de lui non plus, un type trop honnête.

Pourtant, quelqu'un l'a bien engagé ?

Ouais, c'est vrai. Mais c'est son subalterne, Katayama, c'est lui qui aurait dû avoir le poste. Malheureusement, le père de sa femme est

1. Quartier chic au sud de Tokyo.

impliqué dans une affaire pas très nette. Et la presse ne l'aurait pas laissé passer. Alors, ils se sont rabattus sur le brave vieux Shimoyama. Ils se sont dit qu'il était docile, qu'il serait malléable. Sachant bien qu'ils allaient devoir licencier une masse d'employés, ils ont pensé que le vieux bonhomme ferait le sale boulot pour eux et qu'ils le foudroyaient ensuite à la porte, lui aussi.

Et il a accepté le poste en connaissance de cause ?

Oui et non, inspecteur. Oui et non. D'un côté, diminuer la masse salariale n'était qu'une partie du sale boulot. La société perd de l'argent à tour de bras. Pour gagner mon purgatoire, je l'ai remise sur les rails. Je suis comme ça, monsieur Sweeney, l'homme du Retour sur la Bonne Voie. Et pour qu'ils y restent, ce qui veut dire tout restructurer, une restructuration de fond. Finis, les pots-de-vin, les subventions, la corruption, tout ça, c'est terminé, il faut que ça cesse.

Ils ne doivent pas apprécier ?

À qui le dites-vous, inspecteur. Ils n'aiment pas ça du tout. Du coup, ils l'ont mis sur la touche, l'ont ignoré et l'ont laissé se dépatouiller tout seul. Et c'est lui qui a subi l'assaut des syndicats, et a dû encaisser le déferlement de courriers haineux. Bref, toute la merde.

Vous êtes donc au courant des menaces qui pesaient sur lui, colonel ?

Vous avez vu les affiches placardées dans toute la ville ?

Oui, colonel.

Alors vous le savez aussi bien que moi, et tout le pays est au courant. Mais, comme je vous l'ai dit, ce n'est pas pour cette raison qu'il voulait démissionner, le vieux Shimoyama est plus fort qu'il n'en a l'air.

Vous m'avez pourtant dit que ce n'est pas un dur à cuire, monsieur ?

Effectivement pas de la même trempe que vous ou moi. Vous avez fait la guerre, hein ? Pour ma part, j'en suis à ma deuxième. En ce qui concerne le vieux Shimoyama, il ne voit le monde que de derrière son bureau.

En fait, il est plus résistant qu'on ne croit ?

Écoutez, il est capable de faire face à toutes sortes de menaces. Sans problème. Mais pas à la gabegie interne. Ils lui font des courbettes, entérinent tous ses plans. Mais ils se contentent de rester assis sur leur derrière et complotent contre lui. Une sacrée bande de malandrins, je dois dire.

Pourtant vous êtes allé le voir hier soir, colonel ?

Oui, comme je vous l'ai dit. Je me suis pointé. On a discuté. Il m'a confié que la charge était trop lourde. Il s'excusait, mais il en avait plein le dos. Alors, je lui ai sorti le grand jeu, vous voyez, que ce qu'il accomplissait était capital pour le Japon, pour reconstruire son pays. Et que s'il démissionnait, ça foutrait tout en l'air.

Et il a marché ?

Pas qu'un peu, inspecteur. Je serais capable de vendre une bible au pape. Quand je suis parti, on rigolait et on plaisantait tous les deux.

Et il était quelle heure, colonel ?

Près de deux heures, je crois. Je me doute qu'il n'a pas dû très bien dormir. Il doit sans doute récupérer quelque part, en attendant que les choses se tassent. Il va revenir, inspecteur.

Vous avez l'air bien sûr de vous, colonel.

Je ne vous le fais pas dire, et mon pari d'une centaine de dollars tient toujours si ça vous intéresse. Je connais le bonhomme, inspecteur. Je travaille tous les jours avec lui, je le vois tous les jours. Tous les jours de la semaine que Dieu fait.

Sauf aujourd'hui, monsieur.

Le colonel Channon regarde longuement Harry Sweeney. Puis jetant un œil sur sa montre, il se lève et dit : Vous voudrez bien m'excuser, un besoin urgent, inspecteur. Et puis, je dois me remettre au boulot.

Harry Sweeney coince son stylo dans son calepin et le referme. Puis-je utiliser votre téléphone, colonel ?

Ne vous gênez pas, mon vieux.

Merci, colonel.

Le colonel Channon s'approche du siège de Sweeney et lui pose une main grassouillette et moite sur l'épaule. Croyez-moi, inspecteur. Il va revenir.

Je vous crois, colonel.

Harry Sweeney aperçoit Toda devant lui dans la rue, en train de fumer une cigarette à côté d'une voiture devant le quartier général de la police métropolitaine. Harry Sweeney s'éponge de nouveau le visage et le cou, puis allume une cigarette avant de rejoindre Toda : Tu as quelque chose ?

Rien de nouveau, dit Toda. La première et la deuxième division sont sur le coup et en font tout un plat comme si c'était encore plus important que l'affaire Teigin¹. Ils vont l'annoncer à la radio à cinq heures. Ça paraîtra dans les journaux du soir. En attendant, ils sont tous assis en rond, devant leur téléphone.

Harry Sweeney jette sa cigarette par terre et l'écrase, puis désignant la voiture : C'est pour nous ?

Oui, répond Toda. Tu tiens quelque chose ?

Peut-être, mais peut-être que non, je n'en sais rien.

Le patron est au courant ?

Il est en réunion.

Tu devrais l'appeler, Harry, pour lui dire.

Harry Sweeney ouvre la porte arrière : Lui dire quoi ?

Lui dire où on va.

Harry Sweeney monte à l'arrière du véhicule. Se glissant sur la banquette, il ouvre la vitre et se penche en avant. Il reconnaît le chauffeur : Salut, Ichirō.

Bonjour, inspecteur.

Harry Sweeney sort son calepin, l'ouvre, tourne quelques pages puis annonce : 1081 Kami-ikegani, dans le quartier d'Ōta.

Bien, inspecteur, répond Ichirō.

Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, déclare Toda, en se glissant auprès d'Harry Sweeney avant de fermer la portière.

Harry Sweeney lui sourit : T'en as une meilleure ?

Il leur faut une demi-heure pour parcourir la distance entre l'avenue « B » et l'étang de Senzoku, et quelques minutes de plus, de l'étang jusqu'au pied de la colline, pour atteindre la résidence des Shimoyama, dans une rue ombragée et calme. Un policier en uniforme est de faction devant la porte d'entrée de la maison. Pas de foule, ni voiture, ni presse, pas encore.

Beau quartier, commente Toda. Ça doit coûter une fortune d'habiter dans le coin. Une fortune, Harry.

1. L'affaire Teigin est une affaire criminelle japonaise survenue le 26 janvier 1948 et ayant entraîné la mort par empoisonnement de douze employés de banque (voir le précédent roman de David Peace, *Tokyo ville occupée*.)

Harry Sweeney sort du véhicule. Il s'éponge le visage et le cou. Il observe l'immense demeure de style britannique, protégée par de hautes haies et de grands arbres.

Harry Sweeney et Susumu Toda présentent leur insigne du Département de la sécurité publique au policier de faction devant le portail. Puis, remontant l'allée, ils le montrent à celui qui garde la porte d'entrée avant de pénétrer dans la maison, leur chapeau à la main.

Une bonne les fait entrer dans un salon de style japonais. L'inspecteur Hattori du Département de la police métropolitaine est déjà sur place et leur présente un autre inspecteur, en charge de la gare de Higashi-Chōfu, ainsi qu'Ōtsuka, le secrétaire du président Shimoyama. Ōtsuka les salue, les remercie d'être venus avant de leur demander : Y a-t-il du nouveau ?

Non, répond Harry Sweeney. Je suis désolé.

Ōtsuka soupire. Ōtsuka se tasse. C'est un jeune homme d'une vingtaine d'années, mais il fait plus que son âge.

Harry Sweeney les prie de reprendre place autour de la table basse. La bonne apporte un plateau de thé et les sert. Harry Sweeney demande : Où se trouve la famille ?

À l'étage, répond l'inspecteur Hattori.

Harry Sweeney dévisage le jeune secrétaire qui se trouve en face de lui de l'autre côté de la table basse. L'homme est inquiet, nerveux. Harry Sweeney sort son calepin et son stylo : Racontez-moi comment s'est passée la matinée, je vous prie. Quel était l'emploi du temps de M. Shimoyama ?

Eh bien, on attendait l'arrivée du président Shimoyama au siège comme d'habitude. Le président arrive habituellement entre huit heures quarante-cinq et neuf heures du matin. Je l'attendais à l'entrée de service, comme je le fais toujours. Je l'ai attendu jusqu'à neuf heures quinze. Puis je suis rentré au bureau et j'ai appelé Mme Shimoyama. Elle m'a dit que le président était parti de la maison comme d'habitude, vers huit heures vingt. De temps à autre, le président se rend quelque part avant d'arriver au bureau. Alors je me suis dit que le président était peut-être allé au ministère des Transports, à la banque de Chōsen Building. Mais quand je les ai appelés, on m'a répondu que le président n'était pas là et qu'il n'était pas passé. À la suite de quoi, pendant pratiquement une heure, je n'ai pas cessé d'appeler tous les endroits où le président aurait pu se rendre. J'ai dû déranger Mme Shimoyama

trois ou quatre fois encore pour vérifier si elle avait des nouvelles du président. Parce que c'est à ce moment-là qu'on a commencé à s'inquiéter, à s'inquiéter vraiment. Alors nous nous sommes réunis avec son premier adjoint, Katayama, et deux autres directeurs. Le directeur de la sécurité s'est entretenu avec le lieutenant-colonel Channon et je crois que Katayama s'est alors rendu au GHQ¹. Nous avons également appelé le central de la police métropolitaine, bien entendu. Et puis, vers trois heures, je suis venu voir Mme Shimoyama et discuter avec ces inspecteurs.

Harry Sweeney s'arrête de prendre des notes. Levant les yeux de son calepin, il demande : Mais quels rendez-vous M. Shimoyama avait-il programmés pour ce matin ?

Eh bien, à part le nôtre, celui qu'on a tous les matins, le président avait rendez-vous au GHQ avec M. Hepler, le directeur de la Section du travail.

À quelle heure était-il prévu ?

Onze heures.

Au GHQ ?

Oui

Est-il déjà arrivé à M. Shimoyama de rater un rendez-vous ?

Ce jeune homme, ce jeune homme terriblement inquiet et nerveux, croise les jambes, et baissant la tête, regardant ses mains, dit : En général, non.

Mais ça lui arrive parfois ?

Ōtsuka relève la tête, son regard revient sur Harry Sweeney en face de lui de l'autre côté de la table basse : Le travail du président est très difficile. Sa mission est très exigeante et extrêmement lourde. Ces dernières semaines, il a travaillé sans relâche. Ces dernières semaines, il a souvent fallu qu'il change son emploi du temps à la dernière minute. Le président a été convoqué de toute urgence au ministère des Transports ou au GHQ. Ça a été une période très dure pour nous tous, et plus particulièrement pour le président. Il a fallu licencier une centaine de milliers de membres de notre personnel. Le président a dû en supporter personnellement le poids, en assumer la responsabilité et toute la charge. Chaque jour. C'est une période très dure pour lui.

1. Quartier général, siège du Haut Commandement suprême des puissances alliées (GHQ/SCAP)

Harry Sweeney acquiesce : Nous sommes bien conscients des difficultés que rencontre M. Shimoyama dans la situation actuelle. C'est la raison de notre présence ici. Merci d'avoir répondu à mes questions.

S'adressant à l'inspecteur Hattori, Harry Sweeney demande : J'aimerais m'entretenir avec Mme Shimoyama.

Harry Sweeney et Susumu Toda sortent du salon et, sous la houlette de l'inspecteur, prennent l'escalier pour se rendre à l'étage dans une autre grande pièce à l'ameublement japonais, comportant un immense bureau de bois et une armoire imposante, où se trouvent une vieille dame, deux adolescents et une femme d'âge mûr vêtue d'un kimono foncé. L'inspecteur Hattori leur présente Harry Sweeney et Susumu Toda. Il prie la vieille dame et les deux garçons de l'accompagner au rez-de-chaussée. Les garçons interrogent leur mère du regard, elle leur sourit. Les garçons sortent avec leur grand-mère et l'inspecteur Hattori. Harry Sweeney et Susumu Toda s'installent autour de la table basse. Harry Sweeney déclare : Veuillez nous excuser de vous déranger ainsi, madame.

Mme Shimoyama secoue la tête. Vous êtes le bienvenu, monsieur Sweeney. Avez-vous des nouvelles à me donner ?

Hélas, pas encore.

Alors, mon mari n'est pas au quartier général ?

Pas à notre connaissance.

Je pensais qu'il y était. Récemment, il a souvent été convoqué là-bas. D'urgence. Je me disais que peut-être...

Avez-vous une idée d'un autre endroit où il aurait pu se rendre ?

Non, mais je suis persuadée qu'il doit simplement être en train de dormir, de se reposer quelque part. Et je suis vraiment désolée de tout le dérangement qu'il vous cause. Il a pris des somnifères hier soir, mais je crois qu'ils n'ont pas eu d'effet. Alors, il a dû avoir besoin de repos, de faire un somme quelque part.

Effectivement, dit Harry Sweeney. On m'a dit qu'il s'était couché très tard. On m'a dit que le colonel Channon vous avait rendu visite.

Mme Shimoyama secoue la tête en signe de dénégation. Pas hier soir, non.

Vous en êtes sûre, madame ?

C'était la veille.

Vous êtes certaine que ce n'était pas hier soir ?

C'était la nuit d'avant. Je vous l'assure, monsieur Sweeney.

Mais votre mari n'a pas bien dormi la nuit dernière ?

Non, il n'a pas bien dormi, monsieur Sweeney. Ces derniers temps, il travaillait si dur que cela a affecté son sommeil.

Je comprends, dit Harry Sweeney. Mais ce matin, comment allait votre mari, madame ?

Mme Shimoyama sourit. Il était fatigué, c'est sûr. Mais il s'est levé à sept heures, comme d'habitude. Je l'ai entendu discuter chaleureusement avec notre second fils, Shunji, pendant qu'il se rasait dans la salle de bains. Puis il est descendu dans la salle à manger et a pris son petit déjeuner, comme d'habitude.

Et vous vous êtes entretenue avec votre mari, madame ?

Bien sûr. Notre fils aîné fait son droit à l'université de Nagoya. Il devait venir ce soir à la maison. Mon mari se réjouissait à l'idée de sa visite. Cela fait longtemps que nous ne l'avons pas vu. Nous avons parlé de sa venue. De la soirée.

Je vois, dit Harry Sweeney. Et donc vous attendiez votre mari pour dîner ce soir, madame ?

Mme Shimoyama acquiesce d'un signe de tête. Oui. Mais nous ne sommes jamais sûrs de l'heure à laquelle il va rentrer ces jours-ci...

À l'étage inférieur, un téléphone sonne brièvement.

Mme Shimoyama se tourne vers la porte. Je suis désolée pour tout ce dérangement. Je me demande juste ce qu'il se passe. Il aurait dû arriver à son bureau vers neuf heures trente. Il est impossible qu'il ait été enlevé, pas en plein jour. Je n'arrive pas à croire qu'on ait tenté de le faire...

Quelqu'un monte l'escalier rapidement –

Non, pas dans sa voiture, en plein jour...

Susumu Toda se lève et quitte la pièce, Mme Shimoyama le regarde sortir, les yeux rivés sur la porte, se tord les mains, puis se lève.

Que se passe-t-il ? Qu'y a-t-il ? Je vous en prie...

À son tour, Harry Sweeney se lève, tend les mains vers Mme Shimoyama, la priant de se rasseoir, de bien vouloir patienter –

Un jour, le vicomte Takagi a disparu, dit-elle. Lui aussi a disparu. Et puis, on l'a retrouvé, sans vie dans les montagnes. J'espère...

Susumu Toda revient. Leur faisant face, il déclare : On a retrouvé le chauffeur.

Bon sang, à quoi tu joues, Sweeney ? Tu aurais dû laisser Toda où il était, là où je l'ai envoyé et où je lui avais demandé de rester.

Je suis désolé, chef. Mais il est retourné là-bas maintenant.

Trop tard malheureusement, soupire le chef Evans.

Il a appelé, chef. J'ai tout noté là-dessus.

J'espère bien, ça vaut mieux pour toi ! Alors ?

Harry Sweeney se penche sur le bloc de papier jaune qu'il a en main et se met à lire : À l'heure qu'il est, le chauffeur est au quartier général de la police métropolitaine et ils n'ont pas fini de l'interroger. Mais d'après ce que Toda a indiqué, le chauffeur est passé prendre Shimoyama comme d'habitude à huit heures vingt. Mais au lieu de se rendre directement au bureau, au siège des chemins de fer à la gare de Tokyo, Shimoyama lui a demandé de passer au grand magasin Mitsukoshi à Nihonbashi. Ils se sont garés devant le magasin, ont attendu l'ouverture des portes à neuf heures trente et Shimoyama est entré dans le magasin. Il a demandé au chauffeur de l'attendre, dit qu'il en avait pour cinq minutes. Le chauffeur ne l'a pas revu depuis.

Et il était quelle heure ?

Neuf heures et demie, chef.

Et le chauffeur, qu'est-ce qu'il foutait ?

Il a dit qu'il est resté sur place, qu'il a attendu dans la voiture devant le magasin. À cinq heures, il a allumé la radio et entendu que son patron avait disparu, alors il s'est précipité dans le magasin pour téléphoner au siège de la société.

Il est resté assis dans cette foutue voiture pendant sept heures et il n'a même pas pensé à en sortir pour retrouver son maudit patron ou à téléphoner pour savoir ce qui pouvait bien se passer. C'est tout ce qu'il a trouvé à raconter, hein ? Bon Dieu !

Il avait reçu l'ordre d'attendre, alors il a attendu.

Pendant plus de sept heures ?

C'est ce qu'il dit, chef, jusqu'à présent.

Qu'est-ce qu'on sait de lui ?

Il s'appelle Ōnishi. Âgé de quarante-huit ans. Vingt ans de service aux chemins de fer. Pas le moindre problème. Pas la moindre contravention. Ne boit pas, ne joue pas. Pas le moindre soupçon de sympathie pour les partis de gauche ou affiliés. Loyal, un homme de confiance. C'est pour cette raison qu'il est devenu le chauffeur du président. Mais on continue de l'interroger et Toda nous appellera dès qu'il y aura du nouveau.

Le chef Evans se frotte les yeux, se pince l'arête du nez, puis se tourne à nouveau vers Harry Sweeney : Qu'est-ce que tu en penses, Harry ? Tu as une idée ?

Je n'en sais rien. Je me suis entretenu avec le colonel Channon au ministère des Transports. Il dit que Shimoyama avait l'intention de démissionner. Qu'il y avait des problèmes de politique interne dans la société. En plus du reste. Et j'ai parlé à sa femme. Le type n'en dormait plus, prenait des somnifères, mais ça ne lui faisait pas d'effet. Elle espère qu'il est simplement en train de récupérer quelque part et qu'il va rentrer pour dîner.

Le chef soupire de nouveau. Alors tu crois vraiment qu'il est seulement allé faire un tour pour prendre l'air ?

Peut-être, il faut l'espérer.

Tu n'as pas l'air très convaincu, Harry ?

Pas sûr qu'il revienne, chef.

Eh bien, il faut qu'on le retrouve. Et sur-le-champ.

Il fait toujours aussi chaud et humide, la nuit tombe et dans la ville tout ferme, tout le monde rentre chez soi. Ichirō emmène Toda et Harry Sweeney sur l'avenue A, puis remonte l'avenue W, passe sous la voie ferrée et traverse le carrefour de Gofukubashi, il passe devant l'hôtel Yashima, tourne à gauche en arrivant au grand magasin Shirokiya, puis traverse le fleuve à Nihonbashi avant de tourner à nouveau à gauche, remonte une rue à sens unique, avant de prendre à droite et encore à droite jusqu'à ce que Toda lui dise : Arrête, c'est là.

Dans l'ombre projetée par le bâtiment, Ichirō se gare le long des portes de l'entrée sud du grand magasin Mitsukoshi.

Dans la petite rue transversale, en face de la rue principale, Harry Sweeney, assis dans le noir à l'arrière de la voiture, contemple, au-delà de la silhouette d'Ichirō, les lumières de la rue à travers le pare-brise avant : les phares des voitures sur le chemin du retour, les gens rentrant chez eux, tout le monde rentrant à la maison.

Sacré bout de chemin pour venir jusque-là, remarque Toda.

Harry Sweeney se tourne sur la gauche et observe les portes du magasin, verre et or, fermées dans le noir. Les portes sont closes, le magasin fermé. Entièrement fermé, plongé dans le noir. Hochant la tête, il dit : Reprends depuis le début.

D'accord, selon les dires d'Ōnishi, commence Toda qui a sorti et ouvert son calepin, Shimoyama voulait faire des achats, lui a raconté que ce n'était pas un problème s'il arrivait au bureau à dix heures. D'abord, il a demandé à Ōnishi d'aller au Shirokiya. Quand ils sont arrivés là-bas, le magasin n'était pas encore ouvert. Alors, Shimoyama lui a dit de venir ici. Ōnishi lui dit que le Mitsukoshi ne serait pas ouvert non plus. Tout ça, c'était avant neuf heures. Du coup, Ōnishi se met en route pour retourner au siège de la société, mais Shimoyama lui demande d'aller à la gare de Kanda. Ils se garent devant, mais Shimoyama reste dans la voiture. Ōnishi lui demande s'il compte sortir. Shimoyama lui répond que non. Alors Ōnishi redémarre en direction du siège de la société. Mais quand ils arrivent au croisement de Gofukubashi, Shimoyama lui ordonne d'aller à la banque Chiyoda. Ils se garent juste devant, Shimoyama descend de voiture et entre à la banque ; il y reste environ vingt minutes. Quand il en sort, il est à peu près neuf heures vingt-cinq. Shimoyama lui dit en substance que c'est le moment d'y aller. Ōnishi pense que c'est au Mitsukoshi qu'il veut retourner. Quand ils arrivent là-bas, une fois garés, Shimoyama reste collé à la banquette et dit que le magasin n'est pas encore ouvert. Ōnishi voit qu'il y a déjà des clients à l'intérieur et dit à Shimoyama que le magasin est ouvert. Shimoyama sort de la voiture. Il demande à Ōnishi de l'attendre. Il lui dit qu'il doit acheter un cadeau, un cadeau de mariage, mais qu'il sera de retour dans cinq minutes. Puis Shimoyama s'en va et entre dans le magasin par ces portes.

Harry Sweeney regarde fixement les portes du magasin, sombres, closes. Le magasin fermé, plongé dans le noir.

Ils ont envoyé Hattori avec toute une équipe inspecter le magasin, poursuit Toda. De haut en bas, tous les étages, tous les rayons, les toilettes et le toit. Pas la moindre trace de notre homme. Mais on a demandé à l'équipe de rester sur les lieux. Et, à ma connaissance, ils sont toujours sur place à interroger le personnel. Quelqu'un a bien dû voir quelque chose. Le type n'a pas pu s'évanouir comme ça dans les airs.

Harry Sweeney hoche de nouveau la tête. Il ouvre la portière : Rentre au bureau et attends-moi là-bas.

Mais qu'est-ce qu'on fait si on le retrouve ? Tu seras où ?

À ce moment-là, on n'aura plus besoin de moi, dit Harry Sweeney. Il descend de la voiture et ferme la portière. Campé sur le trottoir de la rue transversale, il regarde fixement le grand magasin Mitsukoshi –

Ses sept étages, la tour sur le toit, le ciel qui s'assombrit au-dessus, et l'ombre qui s'étend en dessous.

Harry Sweeney s'éloigne tandis que la voiture regagne la rue principale et ses lumières éblouissantes. Il parcourt la petite rue, longe la façade du magasin jusqu'au bout du bâtiment, s'enfonçant dans l'ombre envahissante. Il prend à droite et parcourt une autre rue qui longe l'arrière du magasin, sur toute sa longueur, avec ses quais de livraison, ses baies de chargement, tous volets baissés. Tout fermé, plongé dans le noir. Tournant à nouveau à droite au bout du bâtiment, il prend la rue qui longe le côté nord du bâtiment, la façade nord du magasin avec ses vitrines et ses portes. Tout fermé, plongé dans le noir. Poursuivant sa marche dans la pénombre, il revient vers les lumières, les lumières qui éclairent la rue principale. Parvenu à l'angle du bâtiment, à la jonction avec la rue principale, il tourne à droite pour emprunter la grand'rue et longer la façade du magasin, avec ses vitrines plongées dans l'obscurité, jusqu'aux portes du magasin, jusqu'à l'entrée principale flanquée de ses deux lions de bronze, postés là, assis là, veillant sur le magasin depuis leur socle de marbre, la gueule grande ouverte, les yeux grands ouverts, fixant la rue, la circulation automobile, les passants, les voitures sur le chemin du retour, les gens rentrant chez eux.

Sous les lumières de la rue, Harry Sweeney pose les mains sur les deux pattes avant des lions de bronze à l'entrée du magasin. Les caressant, il murmure une prière, puis il perçoit un grondement sourd, il sent le sol qui tremble sous ses pieds. Abandonnant les lions, interrompant sa prière, il se dirige vers l'entrée du métro.

Harry Sweeney descend les marches de pierre de l'escalier du métro souterrain, et emprunte un couloir. Avec de chaque côté des colonnes de marbre et un sol carrelé, le sous-sol du magasin sur sa gauche, d'autres boutiques sur la droite. Tout est fermé, plongé dans le noir. Le couloir mène à la station de métro Mitsukoshimae. Il aperçoit les quais au bout du couloir. Il se dirige vers la station, longeant les vitrines du sous-sol du grand magasin Mitsukoshi avec ses portes, qui donnent sur le couloir et sur l'intérieur du magasin : porte d'entrée et porte de sortie. S'approchant du guichet, il s'apprête à sortir son insigne du Département de la sécurité publique, à passer le portillon, quand il se rend compte qu'il y a encore d'autres boutiques dans la pénombre du couloir, dans le prolongement du couloir après les vitrines du grand

magasin : un salon de coiffure, un salon de thé et un café à l'enseigne : CAFÉ HONG KONG.

Revenant sur ses pas, Harry Sweeney reprend le couloir, tournant le dos à la station et au grand magasin, et se dirige vers le café dans la pénombre. Il s'arrête devant la vitrine du café, plongé dans l'obscurité, porte close. Il frappe à la porte et attend. Tout est fermé, plongé dans le noir. Il frappe de nouveau et tente d'ouvrir la porte. Pas la moindre lumière, pas la moindre réponse.

Trop tard, murmure une voix d'homme, un Japonais, puis plus un mot, silence complet sur la ligne, et la communication s'interrompt.

Harry Sweeney perçoit de nouveau un grondement sourd, sent de nouveau le sol qui tremble sous ses pieds. Tournant le dos au café, renonçant à ses recherches, il revient vers le guichet. Il présente son insigne, passe le portillon et descend sur le quai. Sur sa gauche, les trains partent en direction d'Asakusa, ceux pour Shibuya sur sa droite. À l'est comme à l'ouest, au nord comme au sud, sous terre, sous le sol de la ville, les gens rentrent chez eux, les hommes rentrent chez eux, à la maison.

Mais pas ce soir, pas ici : le quai est désert, et Harry Sweeney le seul passager, attendant une rame, scrutant fixement la bouche noire du tunnel, attendant de voir apparaître la lumière. Descendant l'escalier d'une démarche vacillante, un Japonais solitaire s'avance à pas lents sur le quai. Il est petit, mais râblé, vêtu d'une tenue crasseuse couverte de taches, de sueur et de boisson. S'approchant d'Harry Sweeney, il lui met son visage sous le nez, il sent aussi mauvais qu'il en a l'air, semblant aussi saoul qu'il doit l'être : Ah, l'Amérique ! L'Amérique ! Eh toi, l'Amérique !

Harry Sweeney recule d'un pas, mais le Japonais avance sur lui : Espèce de lâche ! Tu crois que tu as gagné la guerre, mais nous, les Japonais, on ne se laisse pas battre aussi facilement !

Il lui fait face, ne le lâche pas du regard derrière ses lunettes, répétant la même phrase, mais plus lentement et de plus en plus fort. Puis s'avançant brusquement, il saisit Harry Sweeney par le bras et tente de le précipiter sur les voies électrifiées. Trop saoul, l'homme manque de force, mais reste littéralement accroché à lui.

Un autre homme, également sous l'emprise de l'alcool, vient à leur rencontre : Moi, Coréen, ami de l'Amérique, s'écrie-t-il en arrachant Sweeney de l'étreinte du Japonais alors qu'un puissant courant d'air en provenance du tunnel fait s'envoler les bouts de papier et les mégots de cigarettes qui traînent sur le quai, créant un ruban virevoltant de détrit

à leurs pieds. Harry Sweeney agrippe et retient son chapeau, tandis que le train s'engouffre dans la station dans un vacarme assourdissant de grincements de roues et de serrement de freins. Au même moment, le Japonais se rue sauvagement sur lui, mais le jeune Coréen l'abat d'un coup de poing. Pars, dit le Coréen. Mais pars donc.

Harry Sweeney grimpe dans le wagon. Les portes se referment et le métro démarre. Il jette un regard sur le quai : le jeune Coréen, penché sur le Japonais étendu sur le sol, lui fait les poches et puis ils disparaissent de sa vue. Harry Sweeney se tourne alors vers le wagon brillamment éclairé dont seuls quelques sièges sont occupés. Il s'assied et ôte son chapeau. Sortant son mouchoir, il s'éponge le visage et puis le cou. Rangeant son mouchoir, il remet son chapeau. Il parcourt du regard le wagon, d'un bout à l'autre, examinant les passagers. Un homme par-ci un homme par-là, en veston, portant cravate, certains dormant, d'autres lisant un livre ou un journal. La une et la dernière page, tenues d'une main ou tombées à leurs pieds, une page de journal gît sur le sol, une simple feuille de journal, une édition spéciale du *Mainichi*. Harry Sweeney se penche, ramasse la feuille de journal, et lit la grosse manchette : *LE PRÉSIDENT SHIMOYAMA A DISPARU, en se rendant de chez lui au siège de la Société nationale des chemins de fer. La police poursuit son enquête à l'heure qu'il est.*

Le regard d'Harry Sweeney revient sur les passagers, les hommes disséminés de-ci de-là, en veston et cravate, certains lisant, d'autres dormant, dormant ou pas. Ils rentrent du travail, ils rentrent chez eux. Peut-être, peut-être pas. Harry Sweeney plie le journal et le glisse dans sa poche. Le métro s'arrête à Kanda. Se découvrant à nouveau, il reprend son mouchoir dans sa poche. Il s'éponge de nouveau le visage et puis le cou. Le métro s'arrête à Ueno. Rangeant son mouchoir, il remet son chapeau. Il se lève et traverse toute la rame pour aller en tête de train. La ligne se termine à Asakusa et les portes s'ouvrent. Harry Sweeney descend sur le quai. Il monte l'escalier jusqu'au portillon, montre son insigne et franchit le passage. Il y a encore une autre entrée d'un autre grand magasin, celle du Matsuya, fermé, plongé dans le noir. Harry Sweeney prend la direction de la ligne de Tōbu, mais n'emprunte pas les marches menant aux quais. Prenant à gauche, il sort de la station et une fois dans la rue, s'immobilise. Tournant le dos à la station, laissant le grand magasin derrière lui, avec à sa droite le Kamiya Bar, le fleuve Sumida sur sa gauche, les boutiques déjà fermées, les étalagistes en train de remballer, il regarde les gens qui passent, les gens qui

rentrent chez eux. Il les regarde passer, les regarde partir. Dans la nuit et dans l'obscurité. Disparaître, s'évanouir.

Harry Sweeney se retourne et s'éloigne de la station, s'éloigne du magasin, traverse l'avenue R et se dirige vers le fleuve Sumida. Il entre dans le parc et traverse le parc, le parc Sumida. Il marche jusqu'au fleuve, jusqu'à la rive du fleuve. Debout au bord du fleuve, il contemple le fleuve. Son courant sage, ses eaux noires. Pas la moindre brise, pas le moindre courant d'air. Seulement une odeur d'égouts, une odeur de merde. La merde des gens, la merde humaine. Une odeur nauséabonde, prégnante, une puanteur persistante. Harry Sweeney sort son paquet de cigarettes et en allume une. Près de l'eau, sur la rive. Les rues, il les a laissées derrière lui, la station de métro aussi. Toutes les rues et toutes les stations. Dans l'obscurité, il regarde fixement le fleuve, ce fleuve qui le mènerait de son embouchure jusqu'à la mer ; de l'autre côté de l'Océan, se trouve son pays. Un chien aboie et des pneus crissent, au loin dans la nuit, loin derrière lui. Un train jaune quitte la station, le train jaune traverse un pont métallique. Le pont qui traverse le fleuve, un pont jusqu'à l'autre rive. En direction de l'est, en direction du nord. Pour sortir de la ville, quitter la ville. Des hommes qui disparaissent, qui s'évanouissent. Quittant la ville, fuyant la ville. Dans les rues, dans les gares. Leurs noms et leurs vies. Disparaître, s'évanouir. Renaître, recommencer. Avec un nouveau nom, une nouvelle vie. Un autre nom, une autre vie. Ne jamais rentrer chez soi, ne jamais revenir. Le train disparaît, le train s'évanouit.

Détournant les yeux du pont, Harry Sweeney plonge son regard dans le fleuve, le fleuve Sumida. Si calme et si noir, si doux et si chaud. Attirant et accueillant, tentant, si tentant. Plus de nom et plus de vie. Ni souvenirs ni visions, plus de moustiques ni de fantômes. Si tentant, très tentant. Pour en finir à tout jamais, pour en finir à tout jamais. La cause du crime précède le crime. Le bout de sa cigarette lui brûle les doigts, lui faisant une ampoule. Harry Sweeney jette son mégot dans le fleuve. Ce fleuve répugnant, ce fleuve nauséabond. Charriant la merde des gens, la merde humaine. Se retournant, il quitte les bords du fleuve, le fleuve Sumida. Retourner à la station, descendre les escaliers. Fuir le fleuve, le fleuve Sumida, et résister à la tentation, résister à la tentation. La cause et le crime. Disparaître, s'évanouir. Dans la nuit, dans l'obscurité. Sous le sol de la ville, sous terre.

Te voilà de retour, s'exclame Akira Senju dans un éclat de rire, l'homme qui ne mourrait jamais, le véritable maître de la ville, son Empereur secret. Dans toute sa splendeur, dans son palais de Shimbashi, au cœur de son royaume prospère, au sommet de son nouvel immeuble rutilant, dans ses luxueux bureaux modernes, devant son bureau en bois de rose, dans son somptueux costume sur mesure, fumant un énorme cigare d'importation, il ouvre un tiroir, y prend une feuille de papier et la tend à Harry Sweeney. Voilà qui devrait t'intéresser, Harry-san.

Harry Sweeney y jette un coup d'œil, elle comporte une liste de noms : des noms formosans, des noms coréens. Pliant la feuille en deux, Harry la glisse dans sa poche, se lève et se dirige vers la sortie, s'apprêtant à quitter la pièce.

Tu ne restes pas boire un verre ce soir, Harry ? lui demande Akira Senju. Bien sûr, toutes mes excuses, tu es un homme occupé, je le sais. En fait, j'ai été surpris que tu m'appelles, surpris que tu passes me voir. Je pensais que tu devais être débordé, à la recherche du président disparu. Vraiment maladroit, je dois dire, Harry. De perdre un président. On en parle sur toutes les radios, dans tous les journaux. Mauvaise presse, très maladroit. Les gens s'énervent, s'inquiètent. Vous, nos glorieux vainqueurs, nos lointains sauveurs, voilà que vous égarez votre président, votre petit chien de compagnie, votre petit chiot. À vrai dire, si vous n'êtes pas capables d'assurer la protection du président des chemins de fer nationaux, s'il a pu être enlevé en plein jour, alors, qui pouvez-vous prétendre protéger, Harry ? Et si vous ne le retrouvez pas, si vous n'arrivez pas à le sauver, alors, qui pourrez-vous sauver ?

Harry Sweeney se retourne et lui demande : Tu es si sûr qu'il a été enlevé, vraiment sûr ?

Qu'est-ce qu'il a bien pu se passer d'autre, Harry ? Quand on licencie quelqu'un, on doit s'attendre à une réaction. Si on licencie trente mille personnes, la réaction sera trente mille fois plus forte, tu ne crois pas ? Une réaction extrêmement violente. À mon avis, un homme ne disparaît pas comme ça, dans la nature. Enfin, ça arrive parfois. Mais pas un président, les présidents, en général... En général, ils finissent plutôt par être assassinés, Harry.

Harry Sweeney sourit : On verra bien.

C'est sûr, Harry, on verra bien. Je m'étonne simplement que vous ne soyez pas sur sa piste à l'heure qu'il est. À défoncer le crâne de syndicalistes, à casser du rouge. À votre place, c'est ce que je ferais. Mettre la ville sens dessus dessous, mettre le feu aux poudres, s'il le faut. S'il

fallait le faire, si c'était la seule solution pour retrouver notre homme, c'est ce que je ferais, Harry.

Le sourire à nouveau aux lèvres, Harry Sweeney déclare : Oui, mais je ne suis pas à ta place.

Vraiment, remarque Akira Senju en riant. Bon, continue de penser ce que tu veux, Harry. Je sais comment ça se passe, je comprends. Mais rappelle-toi bien : si vous avez besoin d'une liste de communistes, de rouges, de crânes à défoncer, d'os à briser, tu sais où me trouver, Harry. Tu connais mon adresse. Et je suis là pour vous aider. Alors, n'oublie pas de dire à ton général, le général Willoughby, que je suis votre homme, Harry-san. Je suis votre homme.

Merde, jure Harry Sweeney en raccrochant le combiné dans la cabine téléphonique de la réception de l'hôtel Dai-ichi. Sortant de la cabine, il traverse le lobby et tend son chapeau à la fille qui tient le vestiaire. La Japonaise lui remet un ticket et s'incline. Harry Sweeney lui sourit et la remercie avant d'emprunter l'escalier qui mène au bar en sous-sol. Lumières tamisées et bruits de voix. Des voix étrangères, d'Américains. Des Américains qui jouent au poker dans un coin de la salle, des Américains jouant au ping-pong dans un autre coin, des Américains chantant *Roll Me Over in the Clover*, des Américains applaudissant et des Américains riant aux éclats ; des Américains en train de boire, des Américains saouls. Harry Sweeney prend un tabouret et, s'installant au bar, salue le serveur japonais. Chemise blanche et nœud papillon noir, le garçon lui demande : Vous prendrez quoi, Harry ?

Comme d'habitude, Joe, répond Harry Sweeney.

Joe le barman pose un verre sur le comptoir en face d'Harry Sweeney. Il prend une bouteille de Johnnie Walker et remplit son verre : Vous ne dites jamais quand il faut s'arrêter, Harry ?

Je suis comme ça, Joe. Pas de glace, pas d'eau gazeuse et pas de limite.

Joe le barman remplit son verre à ras bord. Reposant la bouteille, il ajoute : Elle est venue et repartie, Harry.

Harry Sweeney hoche la tête. Il saisit son verre à pleine main. Se penche sur son verre. Il sourit et hoche à nouveau la tête.

Joe le barman secoue la tête. Et vous ne la trouverez pas ici, Harry. Vous le savez.

Y a pas de mal à jeter un œil, n'est-ce pas, Joe ?

Joe acquiesce d'un hochement de tête.

Une jeune femme vêtue d'une robe rouge s'approche du bar. Elle a de grands yeux, un grand nez et fume une cigarette, un verre à la main. Posant son verre sur le comptoir près de celui d'Harry Sweeney, elle touche le siège à côté de lui et lui demande : Ce siège est libre ? Vous attendez quelqu'un ?

J'essaie de ne pas avoir d'attentes, répond Harry Sweeney.

Mais vous n'avez rien contre ?

Contre quoi ?

Contre le fait que quelqu'un s'assoie à côté de vous.

Cela dépend de qui.

La femme s'assied sur le tabouret, se tourne vers Harry Sweeney et lui tend la main. Elle a une grande bouche aux lèvres charnues. Souriant, elle se présente : Gloria Wilson.

Harry Sweeney.

Je sais, répond Gloria Wilson. Nous sommes voisins.

Vous plaisantez ?

Pas le moins du monde, s'exclame Gloria en riant. Vous travaillez au quatrième étage et moi au troisième. Dans l'immeuble NYK.

Eh bien, qui l'eût cru ?

Ça n'a rien d'extraordinaire, dit Gloria Wilson. Le monde est petit, vous ne trouvez pas, monsieur Sweeney ? Ce monde dans lequel nous vivons. Et qui appartient tout entier à Sir Charles. Nous sommes tous ses enfants. Vous, moi, et tout le monde ici. Nous sommes tous ses enfants, monsieur Sweeney.

Vous devriez faire attention, mademoiselle Wilson. Les murs ont des oreilles. Le général pourrait ne pas apprécier s'il vous entendait parler comme ça. Il prend facilement la mouche.

Je suis sûre que ce serait le cas, monsieur Sweeney. Mais il n'aimerait pas non plus la couleur de ma robe. Il serait choqué. Il prend si facilement la mouche.

D'un signe de tête, Harry Sweeney appelle le barman : Servez un verre à Madame, la même chose, s'il vous plaît, Joe.

J'espère que ça ne veut pas dire que vous me taxez d'alcoolisme, monsieur Sweeney, dit Gloria. Parce que ce n'est pas le cas.

Harry Sweeney secoue la tête. Pas le moins du monde. Dans mon pays, on appelle ça être aimable.

Et vous venez d'où, monsieur Sweeney ?

Du Montana.

De Billings ? Missoula ? Helena ?

Non.

Great Falls ? Butte ?

Non plus.

Je donne ma langue au chat, monsieur Sweeney. Vous avez gagné.

Pas vraiment, dit Harry Sweeney. D'Anaconda.

Ça doit être très beau. Ce ciel immense.

On voit que vous n'êtes jamais allée dans le Montana.

Non, mais j'aimerais bien.

Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Je ne sais pas, soupire Gloria Wilson. Sans doute parce que ce n'est pas Muncie, dans l'Indiana, je suppose.

Muncie, dans l'Indiana ? C'est si terrible que ça ?

Oui, affirme Gloria Wilson. Terrible.

Et depuis combien de temps avez-vous quitté Muncie, dans l'Indiana ?

Probablement depuis trop longtemps maintenant.

Trop longtemps ? Alors, vous voulez rentrer au pays ?

Non, monsieur Sweeney, répond Gloria Wilson. Je ne veux pas rentrer au pays. Il m'arrive parfois de rêver que je suis rentrée chez moi, à Muncie. Mais quand je me réveille, quand j'ouvre les yeux et que je vois la chambre où je vis, je suis trop heureuse de ne pas être de retour à Muncie. Je suis totalement soulagée d'être encore ici, à Tokyo.

Dans le royaume de Sir Charles ?

Le monde n'est pas parfait, n'est-ce pas, monsieur Sweeney ? Ça ne serait pas juste.

Mais vous éprouvez un sentiment de culpabilité de ne pas avoir envie de rentrer chez vous.

Oui, c'est ça, monsieur Sweeney, c'est vrai. J'ai honte, tellement honte.

Harry Sweeney lève lentement son verre, faisant attention à ne pas renverser son whisky. Ravi de faire votre connaissance, mademoiselle Wilson.

Gloria Wilson lève aussi son verre, trinque avec Harry Sweeney, lui sourit et dit : Tout aussi ravie de faire votre connaissance, monsieur Sweeney.

Et au plaisir de ne pas être à Anaconda ni à Muncie, ajoute Harry Sweeney, trinquant en retour avec Gloria Wilson avant de reposer doucement son verre sur le comptoir.

Je m'en doute ! Mais vous ne buvez pas ?